

tris) qui fructifient à trois pieds de terre et qui, à ce peu de hauteur, portent avec eux toute l'empreinte de la décrépitude. Cependant, à 150 milles plus au sud, cet arbre offre déjà une végétation plus forte ; mais il ne s'élève presque jamais au-dessus de 8 à 10 pieds." (3)

Ce fut aussi près du lac des Mistassins que Michaux trouva la jolie Primevère, à laquelle il donna le nom du lac, en l'appellant *Primula mistassinica*, nom si étrange, qu'il étonne d'ordinaire ceux qui n'ont pas entendu parler du lac des Mistassins.

Nous avons dit que Michaux, pour se rendre à la demande de ses guides, s'était décidé à terminer ici son voyage. Le retour fut très-pénible ; la plupart des rivières étaient gonflées, et les canots les descendaient avec une rapidité impossible à décrire : les sauvages les faisaient passer entre des rochers avec cette adresse qui leur est propre ; ajoutez à cela que les portages étaient devenus très-difficiles. Ceux qui ont voyagé dans nos forêts connaissent les difficultés et les fatigues que l'on rencontre : tantôt il faut franchir des arbres abattus sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres ; ailleurs, il faut descendre un ravin à travers les orties et les lianes, pour remonter un instant après, souvent traverser des savannes toutes couvertes de *sphagnum* (mousse de savanne), où l'on enfonce jusqu'au genou et où l'on est continuellement mouillé. Ce qui le remit un peu de ses fatigues, ce fut deux compagnies de sauvages qu'il rencontra et avec lesquels il alla à la chasse. Enfin Michaux arriva à Tadoussac le premier octobre ; il prit congé de ses compagnons de voyage, qui lui avaient rendu tous les services qu'il pouvait attendre d'eux.

De Québec, Michaux retourna à Philadelphie, par la route qu'il avait suivie au mois de juin, c'est-à-dire par Montréal et le lac Champlain ; il y arriva le huit décembre. Il était parti de Charleston depuis huit mois, et il avait employé trois mois et dix-huit jours à aller de Québec jusqu'au lac des Mistassins, c'est-à-dire, à 160 lieues de toute habitation.

Ici se termine la tâche que nous nous sommes imposée. Mais qu'il nous soit permis d'y ajouter le récit d'un accident qui faillit faire perdre en un seul jour le fruit de tant de labeurs (4). Michaux, après avoir passé quatre ans aux Etats-Unis s'en retournait en France. Il partit de Charleston le 13 août 1796 ; la traversée ne fut pas malheureuse, mais le 10 octobre, comme on était en vue des côtes de la Hollande, il s'éleva une furieuse tempête : les voiles furent déchirées, les mâts brisés et le navire échoua et s'entrouvrit sur les rochers : matelots et passagers, tout était épuisé de fatigues et la plupart auraient péri, si les habitants d'Égmond, petit village voisin, ne leur eussent donné du secours. Michaux était attaché à une vergue, et il avait perdu connaissance, lorsqu'on l'emporta au village ; il ne la reprit que quelques heures après, se trouvant auprès du feu avec d'autres habits et entouré d'environ cinquante personnes. Sa première pensée, en revenant à lui, fut de demander des nouvelles de ses col-

lections. Il apprit que, les malles qui contenaient ses effets se trouvant sur le pont, elles avaient été emportées par les vagues ; mais on lui dit que les caisses placées à fond de cale avaient été retirées, et il fut consolé. Malgré le mauvais état de sa santé, il fut obligé de rester un mois et demi à Egmond, et d'y travailler jour et nuit : ses plantes ayant été mouillées par l'eau de mer, il fallut les tremper toutes dans l'eau douce et les sécher l'une après l'autre dans de nouveaux papiers. Cet herbier si intéressant est allé enrichir les immenses collections du Muséum d'Histoire naturelle. On le conserve encore aujourd'hui tel qu'il était alors, scellément, on en a détaché les plantes qui se trouvaient en double.

Nous terminerons cette courte notice sur Michaux par le portrait que nous en trace Deleuze, son contemporain qui, ayant eu avec lui des rapports très-intimes, nous en a laissé une intéressante biographie.

" Michaux était d'un caractère franc, quoique d'une humeur taciturne ; il faisait peu de démonstration d'amitié, mais si on lui demandait un service, rien ne lui semblait difficile. Ayant rencontré en Amérique plusieurs Français infortunés, il leur ouvrit sa bourse, et leur procura des ressources ; on en voit la preuve dans la note de ses dépenses, où le nom de ceux qu'il avait obligés, est en blanc. Son extrême simplicité et le goût de l'indépendance qu'il avait pris dans sa vie errante et solitaire, lui donnait un extérieur singulier ; mais cette singularité ne tenait nullement au désir de se faire remarquer. Ses manières n'étaient celles d'aucun pays particulier, parce qu'elles convenaient également à tous. Il n'était ni un Français, ni un Anglais, ni un Canadien ; mais partout on le trouvait plus rapproché des naturels que ne l'aurait été tout autre étranger. Il prenait peu de part à la conversation, parce qu'il ne disait et n'écoutait que des choses utiles. Passait-il par une ville, il visitait les marchés et s'informait d'où venaient toutes les denrées : dans les campagnes, il interrogeait les habitants sur les plus petits détails relatifs à la culture. A une activité qui ne lui permettait pas de perdre un moment, il réunissait une patience qui ne se lassait jamais."

* Disons maintenant un mot des ouvrages de Michaux. Ces ouvrages sont peu nombreux, parce que voyageant continuellement, il n'a pas eu le temps de rédiger ses observations ; d'ailleurs comme le fait observer Deleuze, Michaux jugea plus utile d'introduire en Europe des plantes nouvelles, que de les décrire. Nous avons cependant de lui une *Histoire des Chênes d'Amérique*, publiée à Paris en 1801. Cet ouvrage, écrit en français, renferme la description de vingt espèces de chênes disposées dans un ordre méthodique.

Un autre ouvrage qui intéresse davantage le Canada est une flore publiée en latin sous le titre de *Flora Boreali-Americana, sistens characteres Plantarum quas in America septentrionali collegit et detexit Andreas Michaux*. Cet ouvrage parut en 1803 (l'année du décès de Michaux), formant deux volumes in 8°, enrichis de 52 gravures. Il fut rédigé par les soins de l'éminent botaniste Claude-Louis Richard, d'après les notes et les herbiers de Michaux. On y trouve plus de 1700 plantes décrites.

(3). Michaux fils. Arbres forestiers Vol I, page. 49.

(4). Ce récit, avec tous ses détails, est emprunté aux *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*.